

L'argent joue un rôle central dans la construction de notre identité, même si cette idée est à première vue étonnante ou choquante. Selon le philosophe anglais John Locke, l'homme est quelqu'un qui s'approprie une partie de la nature grâce à son travail et devient propriétaire. Avant l'ère de la modernité et de l'individualisme, être propriétaire de biens permet d'abord de devenir propriétaire de soi-même, c'est-à-dire de sortir de la dépendance dans laquelle on était au sein d'une communauté de voisinage ou d'une famille d'appartenance. L'argent et la propriété de biens permettent d'exister en tant qu'individu, en tant que personne ayant la libre disposition de soi, capable de nouer des relations avec autrui dans un contexte d'indépendance ou, au moins, d'autonomie. [...]

Sans afficher de « biens », il est difficile d'être reconnu à part entière. Nous avons tendance à nous identifier à notre argent et à nos biens, comme si notre maison, notre automobile, notre patrimoine, étaient une sorte d'extension de notre « moi » propre. Les Américains ne disent-ils pas, en parlant d'un riche voisin ou d'un homme d'affaires : « *Il pèse X millions (ou milliards) de dollars* » ? Cette lecture n'est évidemment pas propre aux Américains. La langue française utilise l'expression « payer de sa personne ». Récemment, un chômeur déclarait à la radio, à propos de la réduction de la durée d'indemnisation du chômage : « *je vais me faire "amputer" de six à sept mois d'indemnisation...* » Je pense également aux paysans du bocage mayennais, décrits, il y a une trentaine d'années, par l'ethnologue et psychanalyste Jeanne Favret-Saada dans son étude sur la sorcellerie. Leur représentation imaginaire inconsciente est que leur ferme et tout ce qu'elle contient, mais aussi leurs champs et leur bétail, sont une extension de leur propre corps. Cette idée que, pour un être humain, il faut avoir du bien est encore illustrée par une étude sur la désinsertion sociale : l'une des plus grandes angoisses des exclus, lorsqu'ils sont dépouillés de toute ressource et condamnés à coucher sous les ponts, c'est de ne plus appartenir au genre humain, de perdre leur dernier capital symbolique qui est leur humanité, de ne plus être perçus comme des humains dans le regard des autres humains.

Mais l'argent est aussi l'un des principaux instruments du lien social. Comme le sang dans le corps humain, l'argent est un fluide qui court en permanence dans le corps social, passant de main en main, de compte bancaire en compte bancaire selon le principe des vases communicants, chacun recevant et donnant alternativement. Pour me procurer cet argent, je dois travailler au service des autres humains, et lorsque je le dépense, ce sont eux qui sont à mon service.

De plus, l'argent ne peut fonctionner que parce qu'il est investi d'une commune confiance de la part de tous ceux qui l'échangent. Cela aussi fonde le lien social. Imaginez un Terrien débarquant sur la planète Mars, imaginez qu'il existe des Martiens et que notre Terrien leur propose un billet de cent euros... Cela n'aurait pour eux aucune valeur ni aucun sens, parce qu'ils ne participeraient d'aucune croyance commune ni d'aucune confiance commune dans la valeur de notre monnaie européenne.

A cette dimension s'ajoute celle de notre propre identité. Chacun de nous cherche à exister, humainement et socialement, à se forger une identité, à être reconnu et estimé tant par lui-même que par les autres. Cette estime repose certes sur des sentiments d'honneur, d'honnêteté, d'amitié, de vérité, etc., mais aussi, et plus qu'on ne le pense habituellement, sur l'argent et le patrimoine.

Jean Beaujouan, « La banque et l'argent »,
Le journal des psychologues, n°215. Mars 2004.

QUESTIONS :

1. Résumez ce texte en 120 mots à 10% près. Le candidat indiquera à la fin du résumé le nombre de mots utilisés.
2. Commentez et discutez, notamment à l'aide des œuvres au programme, la phrase suivante : « être propriétaire de biens permet d'abord de devenir propriétaire de soi-même ».